

CARNET MONDAIN.

BALS A L'OPERA ET AILLEURS.

Table listing events and dates: Lundi, 11 Janvier, Réveillonneurs de la XIIème Nuit; Mardi, 12 Janvier, Amphitions; Mercredi, 14 Janvier, Equipe de Nérée; Jeudi, 16 Janvier, J.P. Club - Hôtel St-Charles; Vendredi, 18 Janvier, Second Midwinter Gullion; Samedi, 19 Janvier, Olympiens; Dimanche, 20 Janvier, Mittens, Athebeum; Lundi, 21 Janvier, Terpsichorean Revelers; Mardi, 22 Janvier, Falstaffians; Mercredi, 23 Janvier, Mithras; Jeudi, 24 Janvier, Oberon; Vendredi, 25 Janvier, Atlantes; Samedi, 26 Janvier, Chevaliers de Momus; Dimanche, 27 Janvier, Equipe de Protée; Lundi, 28 Janvier, Rex - Salle de l'Exposition; Mardi, 29 Janvier, Equipe de Comus; Mercredi, 30 Janvier, Equipe de Comus.

LA

Campagne électorale allemande.

L'Allemagne est en pleine féverie électorale. Le parlement de l'Empire, le Reichstag, a été dissous brusquement il y a quelques semaines par le chancelier de Balow, à la suite de refus d'un nouveau crédit pour continuer la lutte contre les navires révoqués de la colonie de l'Afrique occidentale, et comme la loi allemande ne prévoit qu'un délai relativement court entre la date de la dissolution et la date des élections, les partis se sont mis immédiatement en campagne.

Ce n'est pas sans de sérieuses raisons politiques qu'un gouvernement dissout un parlement. La cause qu'il donne de sa dissolution n'est qu'un prétexte, et il est pris tout autre qui se fut présenté.

C'est parce que la composition de l'assemblée à laquelle il doit s'adresser pour obtenir les moyens de gouverner ne lui convient pas, ou que la majorité de cette assemblée lui est résolument hostile, qu'un chef de cabinet, premier ministre ou chancelier, a recours à la dissolution. Il compte que les électeurs lui fourniront un parlement plus souple, tout au moins une majorité favorable à sa politique.

Et c'est pourquoi les membres du gouvernement eux-mêmes entrent en campagne et usent de toute leur influence pour assurer la victoire de leurs candidats préférés.

En Allemagne le chancelier et ses collègues du cabinet ne sont responsables qu'envers l'empereur, de sorte que la composition du parlement ne peut affecter leur situation, mais ils n'en tiennent pas moins beaucoup à obtenir une majorité pour les soutenir, et c'est pourquoi le chancelier de Balow vient de se jeter ouvertement dans la lutte.

Dans une lettre au lieutenant-général Von Liebert, président de la Ligue d'Empire, lettre qui prend la forme d'un manifeste électoral, M. de Balow déclare qu'il poursuivait un double but en faisant appel au pays contre le parlement: libérer le gouvernement de sa dépendance envers le parti clérical et renforcer les groupes libéraux du Reichstag de façon que par une combinaison avec les conservateurs ils puissent s'opposer avec succès à la puissance croissante et destructrice du socialisme et du cléricalisme réactionnaire.

A propos du danger socialiste

pour le plaisir, — pour l'honneur dans notre société fatiguée, blasée, ennuyée, ils remplacent les bouffons que s'attachait autrefois les caprices des rois et des grands seigneurs nostalgiques. Mais leur office s'est démocratisé comme le reste; ils appartiennent à tout le monde. Ils sont les représentants de la "vieille gaieté française" qui s'en va. Ils ont à faire. Du matin au soir, je veux dire de midi à trois heures du matin, ils sont à s'efforcer de galvaniser, de surexciter par leurs inventions, leurs charges, leurs boutades, le plus morne et le plus torpide des mondes: celui où l'on s'amuse.

Des habits ont compris le parti à tirer d'une situation exceptionnelle, de toutes sortes qu'on obtient grâce à une célébrité de joyeux garçon, des intimités qu'on crée dans la vueillerie d'une atmosphère nocturne de "grand bar". Des indépendants ont cherché le moyen de dérober leur vie aux jugements courants et d'être cyniques, sans risques. Des orgueilleux sans emploi ont voulu une célébrité quelconque.

Voilà les "copains" de Polbebe, ceux qu'on évoque retournant et faisant le plongeon en province, après une phase, vite oubliée, de gloire boulevardière. Out-ils tous en, comme leur camarade, une heure critique de sentiment où leurs rires soulèvent sans crainte pour "blaguer" ? Pourquoi pas ? C'est arbitrairement qu'on décide que l'amour doit se réfugier là ou là, et plutôt dans ce cœur qui bat sous la jaquette bien taillée d'un jeune premier mélancolique, rêveur et distingué, que dans celui d'un gros homme épais, vulgaire et débâillé.

Mais nous ne saurons pas plus, dans la réalité, leurs triomphes que leurs souffrances. Ils nous déroberont tout, sous le voile impenétrable de leur gaieté trompeuse, et disparaîtront un jour brusquement, à un tournant de l'existence, sans qu'on puisse suivre leurs traces.

Ils feront une fin obscure, discrète et lointaine, ces pauvres hommes gai ! Et dans l'oubli, ils auront, si leur plaisir, le loisir de pleurer de vraies larmes, pour se repoiser d'avoir si longtemps ri, d'un faux rire !

LES GRANDES REVUES

La mort de M. Brunetiere n'apportera d'autre changement dans la "Revue des Deux Mondes" que celui de son directeur. A qui va échoir un si redoutable successeur ? On cite beaucoup de noms. Celui de M. le vicomte E.-M. de Vogüé, entre autres. Ceux aussi de M. René Doumic, qui reprit des mains de M. Brunetiere le sceptre de la critique littéraire; de M. Charles Benoit, député de Paris, qui fut mêlé de longtemps à tous les actes importants de celui-ci; de M. Georges Guyau, qui fut l'un des collaborateurs les plus précieux de la "Revue" et que son directeur tenait en particulière estime. La majeure partie des actions de la "Revue" est restée entre les mains des héritiers Euloz: M. le professeur Charles Ribchet, Mme Landouzy, Mme Pailleron. C'est eux surtout qui donneront à M. Brunetiere un successeur. Mais qu'il ad vienne, on peut être sûr que la "Revue" restera ce qu'elle est présentement: traditionnelle au meilleur sens, dans l'ordre politique, philosophique et littéraire.

C'est vers la fin de la Restauration que la "Revue des Deux Mondes" fut créée, non pas comme

ment et sa troupe se feront entendre dans "The New Dominion", une comédie allemande-américaine de tout premier ordre.

Clay Clement se montre grand artiste dans le rôle du baron allemand.

THEATRE DE L'OPERA

"Faust" a été chanté hier soir en français devant une salle peuplée, mais les interprètes de l'Opéra de Gounod n'en ont pas moins recueilli des applaudissements en récompense de leurs efforts.

Ceux qui les ont entendus ont été évidemment satisfaits puisqu'ils ont fréquemment manifesté leur approbation.

Les spectateurs ont particulièrement félicité Mlle Derynne (Marguerite) et M. Martin (Faust). Les autres interprètes étaient Mlle Colombati (Siebel), Mme Pérogo (Marthe), M. de Sogorola (Méphisto), M. Gauperrin (Valentin), M. Valentin (Wagner).

Le programme de cette soirée, qui sera des plus brillantes, comprend "Pagliacci", l'exquis opéra italien dans lequel se feront entendre quelques-uns des artistes les plus appréciés de la troupe San Carlo: Mlle Derynne, M. Martin, M. Gauperrin, M. Giaccione et M. Pulcini.

L'exécution de cet opéra sera suivie d'un concert symphonique qui promet de faire époque, étant donné l'excellence de l'orchestre qui dirige M. Couti.

Il n'y aura pas de place vacante au théâtre de la rue Bourbon, car l'équipe de notre soir tendra à honorer de sa venue le mariage à l'Institution militaire entre tous, l'Institution qui grâce à un mouvement exceptionnel et à un zèle infatigable de la part des fondateurs et de ceux qui la dirigent, a pris un développement prodigieux; elle compte aujourd'hui parmi les mieux organisées du monde et rend des services incalculables.

Abondante sera ce soir la recette qui permettra à l'Institution des yeux, des Oreilles, du Nez et de la Gorge de faire plus de bien encore.

Samedi soir, première en Amérique de "Adrienne Lecouvreur", l'opéra de Cilea qui a obtenu un grand succès en Europe. C'est la troupe San Carlo qui l'a créé à Londres.

La distribution comprend, entre autres artistes: Mlle Tarquinii, Mme Mont-Baldini, Mlle Colombati, M. Constantino, M. de Sogorola, M. Giaccione, M. Fornaciari, etc.

Dimanche en matinée "Le Trouvateur" et le soir "La Bohème", avec la même distribution qu'à la précédente représentation.

"The Padder" est joué devant des salles très bien garnies au Lyric, les artistes de la troupe Brown-Baker sont vivement applaudis à chaque représentation.

Ce drame est donné en matinée aujourd'hui, demain et dimanche. Lundi soir "Struggle for Gold", un mélodrame dont l'action se déroule dans l'Ouest et est très émouvante.

JARDIN D'HIVER Les morceaux d'opéra exécutés hier soir par l'orchestre de Brook au Jardin d'Hiver ont obtenu un succès auquel on pouvait s'attendre. Une grande matinée est donnée aujourd'hui, la "Ladies Klatch-Matinée".

Un excellent programme est préparé et la foule applaudira la musique de l'orchestre et le chant de Mlle Mollie Blanchard.

THEATRE SHUBERT. Le succès de "Sim Houston" au Théâtre Shubert est toujours aussi grand, aussi complet. A partir de dimanche soir Clay Clement et sa troupe se feront entendre dans "The New Dominion", une comédie allemande-américaine de tout premier ordre.

Clay Clement se montre grand artiste dans le rôle du baron allemand. "Faust" a été chanté hier soir en français devant une salle peuplée, mais les interprètes de l'Opéra de Gounod n'en ont pas moins recueilli des applaudissements en récompense de leurs efforts. Ceux qui les ont entendus ont été évidemment satisfaits puisqu'ils ont fréquemment manifesté leur approbation.

LES HOMMES GAIS

C'est l'un d'eux que M. Ba-taille a choisi pour principal personnage de sa délicieuse et émouvante pièce nouvelle: "Poliche". Et comme on comprend que la curiosité du dramaturge, une curiosité d'abord, sans doute, puis attendrie, se soit inclinée vers un de ces singuliers types de la société contemporaine.

Car ils sont pleins de mystère, et du plus suggestif, du plus attirant qu'il soit, un mystère défendu par une extériorité vulgaire et qu'ils portent en eux, sans même le soupçonner.

Ils sont ceux que tout le monde rencontre et que personne ne connaît. Quand ils traversent quelque salle de restaurant élégant, ou le couloir d'un music-hall, à la tête d'une bande joyeuse, partout trop à leur aise, l'œil allumé, la voix bruyante, le geste véhément, tout de suite leurs noms populaires circulent, se chuchotent de la bouche à l'oreille ou se clament, selon le lieu et l'heure.

Ce sont les hommes de joie, ceux qui ont le monopole et la denture charge de faire sourire le Boulevard et la Ville. Ils font cela depuis des mois, des années et des années; ils ne font que cela. Et sans rétribution aucune,

LES HOMMES GAIS

C'est l'un d'eux que M. Ba-taille a choisi pour principal personnage de sa délicieuse et émouvante pièce nouvelle: "Poliche". Et comme on comprend que la curiosité du dramaturge, une curiosité d'abord, sans doute, puis attendrie, se soit inclinée vers un de ces singuliers types de la société contemporaine.

Car ils sont pleins de mystère, et du plus suggestif, du plus attirant qu'il soit, un mystère défendu par une extériorité vulgaire et qu'ils portent en eux, sans même le soupçonner.

Ils sont ceux que tout le monde rencontre et que personne ne connaît. Quand ils traversent quelque salle de restaurant élégant, ou le couloir d'un music-hall, à la tête d'une bande joyeuse, partout trop à leur aise, l'œil allumé, la voix bruyante, le geste véhément, tout de suite leurs noms populaires circulent, se chuchotent de la bouche à l'oreille ou se clament, selon le lieu et l'heure.

Ce sont les hommes de joie, ceux qui ont le monopole et la denture charge de faire sourire le Boulevard et la Ville. Ils font cela depuis des mois, des années et des années; ils ne font que cela. Et sans rétribution aucune,

Feuilleton Abeille de la N. O. L'ENFANT DE LA DUCHESSE. GRAND ROMAN INEDIT PAR PIERRE SALES PREMIERE PARTIE

d'audace !... Je ne sais pas si c'est cela qu'on veut dire mesdames les épingleuses, fit le notaire en plissant de nouveau les lèvres, mais c'est bien ce que nous ferons, si la chance nous trahissait une dernière fois !... Et nous réparerons ainsi l'oubli qu'à certainement commis Napoléon Ier, quand il a créé les majorats ! L'émigré, parbleu ! qu'il serait éternel, lui et sa race ; lui et ses institutions... Il se faisait sacrer empereur ; il créait des maréchaux, des princes, il reconstruisait l'ancienne France, avec ses grands feudataires, avec leurs droits... leurs charges, leurs devoirs... Et il ne se doutait pas que, lorsqu'il dotait le maréchal de Ponte Novo de deux cent mille livres de rente, cette fortune pourrait échapper un jour à sa famille ; il avait certainement prévu en lui-même que la descendance mâle de ses compagnons d'armes pourrait s'éteindre, et dans son fort intérieur, il s'était réservé, pour lui ou pour ses successeurs, le droit d'opérer alors une substitution, comme cela existait, jadis, sous la monarchie où l'on faisait revivre les titres qui étaient tombés en désuétude... et s'il y avait encore un Napoléon sur le trône, nul doute que le titre de duc de Ponte-Nowo et sa dot de deux cent mille francs de rente ne fussent attribués au fils d'un de vos gendres ; ce serait toujours votre sang...

"Mais l'Empire est tombé... et beaucoup d'autres gouvernements après... et nous sommes en République... et il est bien certain que si votre mari ne peut pas présenter à l'état civil un enfant du sexe mâle, son titre va s'éteindre et le majorat de deux cent mille livres de rente disparaîtra... Ce serait, absurde... idiot !... Ce serait détruire une situation magnifique... et un bénéfice de qui, s'il vous plaît ! D'un gargantua, qui s'applie monter le Budget !... C'est cela, une bonne amie, que nous ce permettrons pas ! Vous me voyez maintenant tout aussi convaincu que vous à cet égard... car la tentation est trop forte en vérité, devant la nouvelle folie de monsieur le duc !... Il nous livre la place... tout pis pour lui !... Non... s'écrit le notaire, avec un geste guerrier : tant mieux pour lui ! tant mieux pour la France ! car le descendant du maréchal duc de Ponte-Nowo ait le sang d'une Anglaise dans les veines ! — Mon Dieu... comme vous me faites frissonner quand vous me dites cela ! — Et mon amie, ne faut-il pas examiner le danger dans toute son étendue ? Ne sentez-vous pas que c'est cela sur tout qui me pousse, qui me détermine à accomplir... moi !... moi !... une chose semblable... Mais je veux espérer... malgré

vous l'excès de prédictions. Je de-venez, de lissences dans la main, de bonnes femmes aux épingles... que nous n'en viedrons pas là ! Il avait à peine achevés ces mots qu'une sonnerie de télé-phone retentissait sur la table de la duchesse. Et dès qu'elle eut porté le récepteur à son oreille, elle avait une petite secousse ; puis : — Oui... oui... envoyez-la moi, ordonnait-elle : le je vais la recevoir !... — Et très impressionnée, elle dit à maître Maillard : — Comme tout concorde encore en ceci !... comme les moindres choses se réunissent pour me tenter... pour nous tenter, mon bon ami !... Cette femme, c'est Catherine Bouchu, qui vient chercher la réponse à la lettre qu'elle m'a remise hier soir... Vous allez la voir, l'interroger en même temps que moi... car cette idée s'empara de plus en plus de mon esprit que c'est elle qui est l'enfant de cette femme qui nous sauvera... An-si, je vous en prie, dévisez-lez la bien ; serrez-la bien jusqu'au fond d'elle-même, que nous sachions à qui nous avons à faire, quel sang coule dans ses veines, quelle âme est en elle... — Chat !... duchesse... je l'entends ; modérez donc cette agitation ; ne soyez donc plus que la grande dame qui fait uniquement le bien par charité !

Une porte s'ouvrait à ce moment au fond de la pièce et le concierge introduisait Catherine Bouchu. — Air à prétendu qu'il y avait un air de parenté entre la plupart des Parisiennes ; et vous remarquerez en effet, qu'à tous les rangs de l'échelle sociale, vous remarquerez, à Paris, des êtres qui ont entre eux d'autres dif-férences que la fortune, l'éducation, le milieu, le langage assez souvent... et encore existe-t-il, dans les classes les plus simples de cette vaste famille qu'est Pa-rie, des individus, des femmes surtout, qui s'expriment avec la plus entière correction, quand il ne leur arrive pas de parler mé-me avec la plus jolie délicatesse. Et, tout de suite, le notaire avait été frappé de la similitude qui existait entre cette duchesse de Ponte-Nowo, fille d'un des plus grands banquiers de la capi-tale, aînée d'abord par une éducation intensive, puis par ce rôle de grande dame qu'elle tenait si merveilleusement depuis une vingtaine d'années, et la pe-tite ouvrière qui venait s'adres-ser à son esprit, à son cœur. Comme la duchesse, Catherine Bouchu était de moyenne taille, avec des traits menus, des che-veux fins, de doux yeux mordi-ces et elle avait comme elle des pieds élégants et de si petites mains qu'elle aurait sans doute pu garder la même peinture que la grande dame ; mais c'est ce

qu'il y avait de plus abimé en elle, avec ses poignets alourdis par ce qu'ils avaient travaillé, les doigts devenus carrés, rugueux, plissés, comme maculés en certains endroits par les lar-rillons des piqures d'épingles et d'aiguilles. Enfin, si elle avait à peu près la même finesse de taille que la duchesse, ses épau-les se voûtaient, sa poitrine se retirait un peu ; et pourtant, elle donnait toujours l'impression de la solidité, dans la plus honnête connotation. Elle était entrée toute son-rante dans le boudoir, ne voyant d'abord que la duchesse, en qui elle avait pleine confiance après sa réception hier ; mais elle s'a-rêta, un peu interdite, dès que ses yeux rencontrèrent ces lar-gettes d'or, derrière lesquelles maître Maillard prenait un air imposant. Et il avait tout l'air d'un juge d'instruction quand il commença d'interroger Catherine Bouchu. — Madame la duchesse de Pon-te-Nowo m'a communiqué votre lettre, puisque je suis secrétaire général de l'œuvre des enfants abandonnés et que toutes les de-mandes doivent passer adminis-trativement par mon contrôle... Vous devez bien vous rendre compte que nous recevons beaucoup de demandes et sur-tout beaucoup plus que nous ne pouvons en satisfaire, que par conséquent nous ne devons ac-cepter que les plus méritantes...